

FICHE PÉDAGOGIQUE

2023 2024

SCOLAIRE

IPHIGÉNIE

Tiago Rodrigues/Anne Théron

MER 06.12

JEU 07.12

TdB

Théâtre du Beauvaisis
scène nationale

FRÉQUENTER

PARTIR DE LA NOTE D'INTENTION

Iphigénie est une tragédie parce que c'est une tragédie. Pure tautologie peut-être, néanmoins le Chœur nous prévient immédiatement: une tragédie finit toujours mal, il est impossible d'échapper au tragique de la tragédie qui se déroule à la façon d'un ostinato et reprend un motif musical récurrent. Quelles que soient ses variations, il s'agit toujours de la même partition. Qu'importe les ressorts dramatiques, une tragédie avance inexorablement jusqu'à sa conclusion fatale. Agamemnon, Ménélas, Le Vieillard, Ulysse, Achille, Clytemnestre, Iphigénie et le Chœur: ils sont tous là. Dans un autre espace/temps. Comme chez Euripide ou Racine, Agamemnon est traversé des mêmes doutes: et s'il refusait le meurtre de sa fille? S'il renonçait à cette guerre, s'il abandonnait Hélène aux Troyens, Hélène qui a peut-être été consentante à son enlèvement? Mais peut-on changer le cours de l'histoire, échapper à son passé, ainsi qu'à sa répétition? Pourtant, dans cette nouvelle Iphigénie, la question se déplace. Lors de son échange houleux avec son frère Ménélas, Agamemnon déclare que «Les dieux sont des histoires qu'on raconte aux Grecs pour justifier ce qu'ils ne comprendraient pas autrement.» Clytemnestre renchérit plus tard: «Les dieux sont une fable qu'on nous raconte, pour nous souvenir autrement de ce qui s'est réellement passé.» Un postulat qui signifie que les dieux n'existent pas. Les hommes se retrouvent soudain seuls face à leur libre-arbitre et les Figures de la tragédie antique, libérées du joug de puissances supérieures, s'incarnent tout à coup sous la forme de personnages, aux prises avec leur propre être. Néanmoins, paradoxe de la pièce de Tiago Rodrigues, Ménélas répond à Agamemnon: «La fin restera la même quelle que soit ton action». Effectivement, en apparence, la tragédie s'achèvera de la même façon mais, malgré cette fin inéluctable, elle sera foncièrement nouvelle en ce sens qu'elle sera déterminée par la volonté des personnages. Iphigénie ne meurt plus cette fois-ci par obéissance aveugle à son père, soumission aux dieux, ou par humilité face à la cause des soldats grecs. Elle ne subit plus sa destinée, elle la choisit et interdit à la mémoire collective de s'emparer de cette mort qui lui appartient, à elle seule: «Terminé les souvenirs. Je ne veux plus de vos souvenirs. Je meurs. Mais c'est moi qui meurs. Et pas parce que quelqu'un s'en souvient. Je meurs parce que, oui,

je choisis de mourir. Je n'appartiens pas à vos souvenirs. J'appartiens à moi seule. Je meurs pour être oubliée. Ma mort est à moi.» En refusant les codes d'une écriture qui, jusqu'à présent, ignorait et censurait la parole de l'intime, cette Iphigénie permet de dire autrement, de raconter autrement. Si elle ne dévie pas le cours de l'histoire, elle la déplace au centre des relations humaines.

Mémoire singulière contre mémoire collective
Apparaît un nouveau paradigme où les personnages émergent à eux-mêmes. Ensemble, ils revisitent le cauchemar, l'impensable, l'assassinat collectif d'une jeune femme par ordre d'une instance supérieure. Cette langue nouvelle, échappant aux croyances et aux vertus qui enfermaient les protagonistes dans leur rôle de Figures, les conduit à une catharsis libératoire qui leur permet enfin de s'exprimer en leur nom, d'incarner les situations au lieu de s'y soumettre, parce que la pièce introduit un autre rythme: celui du questionnement intérieur. En invoquant leur propre mémoire en opposition à cette mémoire collective qui émerge du fond des temps, les personnages se découvrent tout à coup sujets. «Qui parle quand je parle?» semble être la question sous-jacente au «Je me souviens...» récurrent qui introduit le possible d'une pure singularité. Chacun s'appuie sur ses propres souvenirs, à la recherche de lui-même, dans une tentative commune d'échapper à la fiction de la tragédie. En contestant leurs rôles, ils deviennent autres, face au vertige de leur liberté.

Iphigénie et Clytemnestre: deux femmes libres
Si Agamemnon, Ménélas et Achille questionnent l'histoire, ils plieront finalement devant le diktat de la tragédie. Pourtant, Agamemnon sait pertinemment ce qu'il adviendra, il le dit à Ménélas: «(...) je me suis souvenu du futur.». Il connaît le nombre de morts, à commencer par lui-même, qui sera déclenché par le sacrifice d'Iphigénie. «C'est inévitable» finira-t-il par admettre. Au nom des Grecs dont il est le roi, il ne peut refuser la guerre. Pour qu'il y ait la guerre, il faut que le vent souffle. Et pour que le vent souffle, Iphigénie doit mourir. Agamemnon ne croit pas aux dieux mais il croit au pouvoir. Tous les hommes de la pièce croient au pouvoir qui, selon eux, implique la guerre. Et donc la mort de l'innocence qu'Iphigénie représente. Clytemnestre, elle, est en colère. Elle ne croit pas aux dieux et propose également d'oublier la guerre et le pouvoir. En clair, elle propose de recommencer

à zéro, dans un autre rapport au monde. Sinon, Agamemnon sera responsable en son nom des conséquences de son crime. Cela fabriquera une autre mémoire, celle concernant des hommes coupables d'exactions, pour lesquelles ils devront rendre des comptes. Un homme libre est responsable de ses actes. Elle-même revendique par avance le meurtre d'Agamemnon pour le sacrifice de sa fille. C'est en femme libre qu'elle exécutera la vengeance, prévient-elle. Agamemnon lui répond que la décision de refuser la guerre ne lui appartient pas, qu'il ne peut pas faire ce qu'il veut. Asservi à une idée du pouvoir, il n'a pas la force de s'en affranchir. Iphigénie aussi est en colère. Mais elle ne réclame aucune vengeance. Elle veut échapper au mensonge, que ce soit à celui des dieux ou à celui des hommes, et se refuse à perpétuer le perpétré, c'est à dire à collaborer avec un système où le pouvoir engendre le crime. La mort d'Iphigénie clôture cette réappropriation par le sujet de sa propre destinée. C'est elle qui tranche de façon radicale le lien qui l'attachait à la tragédie et qui permet à tous de ne plus être soumis à la répétition du tragique. Elle meurt en femme libre, définitivement solitaire quant à cette décision : « Ne me touchez pas. Ni maintenant, ni après. Ce corps est le mien. Plus rien, ni personne ne peut me toucher. Je suis déjà morte. On m'a déjà oubliée. Ne racontez plus jamais mon histoire. Adieu. »

L'attente

L'ATTENTE, que partagent tous les personnages, est un temps mort qui, paradoxalement, crée de L'URGENCE, dans une densité croissante de l'atmosphère et des corps. Il faut imaginer des armées à l'arrêt, des hommes désœuvrés dans un temps dilaté, face à l'infini de la mer. Que font-ils ? Jouent-ils aux cartes, laissent-ils filer le sable entre leurs doigts, réclament-ils régulièrement le silence pour écouter le vent qui les arrachera à cette immobilité contrainte ? Comment décrire cette incroyable nostalgie qui les saisit quand ils songent à ceux qu'ils ne reverront peut-être plus car rien n'est pire que cette atonie qui les conduit à la tristesse, sinon à la dépression. Ou à la rage. Ils meurent d'en découdre, ils ont été convoqués pour se battre et tuer. Une rage qui les plonge dans une tension qui fige plus encore l'air autour d'eux. Ou alors, ils rêvent de l'avenir, quand ils rentreront couverts de sang et d'or.

L'OBJET THÉÂTRAL

Le plateau serait une partie retirée de la plage immense où tous attendent que le vent se lève. La mer gîte au loin, derrière une digue, sur un écran où sont projetées les silhouettes fantomatiques des soldats, accroupis, installés autour d'un feu, désœuvrés, ou debout, immobiles face au large, scrutant l'horizon, ou encore arpétant le rivage. On les aperçoit filmés de dos, ressemblant à de petites taches floues, se mouvant au ralenti. La mer peut prendre toute l'image, effacer les soldats en attente. Il ne reste plus que cette immensité d'eau, faussement calme. Ce n'est plus la Méditerranée mais la mer du Nord, que les marées éloignent puis rapprochent, dans un mouvement incessant. Que le vent disparaisse pendant des jours et des jours est difficilement concevable. C'est cette impression que donne le film : une absence angoissante. Et pourtant, le vent est là. Que les soldats ne le perçoivent pas est étrange. Est-ce parce qu'ils aimeraient entendre le déchaînement de la tempête, les hurlements des soldats à l'assaut, les supplications des blessés ? Le son raconte ce qu'on ne voit pas, les bruits de ces armées navales invisibles à l'écran, les bateaux à l'arrêt, le très vague clapotis d'une vague sur la coque d'un bateau dans un gros plan sonore. Quand il s'interrompt, on entend le silence comme si l'on s'était suffisamment éloigné. Ou cette chanson qu'Achille fredonne pour Iphigénie. Parfois des craquements brutaux secouent le plateau qui se disloque. Comme si des plaques tectoniques s'écartaient brutalement, sous la poussée d'une force invisible. Plusieurs fois, cela se répète, des îlots s'éloignent les uns des autres. Le sol a beau se disjoindre, les comédiens sont là, ils se souviennent et refusent que le texte se répète. Bien que le Chœur les prévienne, une tragédie finit toujours mal, ils tenteront jusqu'au bout de lutter contre la destinée. Parce que tous ne se souviennent pas d'exactement la même chose, la tragédie devient comique. À force de chercher ensemble, quelques-uns en devancent d'autres qui se cabrent, certains contestent, convoquant Racine ou Euripide. Salle de répétitions dans un décor, fiction bringuebalante à cause des trous de mémoire ou réalité en train de se constituer sous nos yeux. Quoi qu'il en soit, l'Iphigénie de Tiago Rodrigues refuse le tragique. D'ailleurs, elle ne meurt pas, elle échappe à un monde où tout est mensonge et interdit à quiconque de se souvenir d'elle. Iphigénie est une jeune femme libre. Elle efface la mémoire de la sujétion, et du meurtre sacrificiel. Elle ne baisse pas la tête, ni les yeux. Elle regarde droit devant, elle sourit. **ANNE THÉRON, DÉCEMBRE 2020**

LIEN VERS L'INTERVIEW DE ANNE THÉRON

https://www.artcena.fr/sites/default/files/medias/Magazine/Portrait/Theron/ITV_Theron_Avignon.pdf

PARTIR DU TEXTE *Iphigénie, Agamemnon, Électre*, Tiago Rodrigues. Traduction du portugais par Thomas Resendes. Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2020.

PRATIQUER**■ PRÉPARER UNE PLAIDOIRIE**

Après avoir comparé, les versions de Tiago Rodrigues, d'Euripide et de Racine, choisir un des personnages: Clytemnestre, Iphigénie ou Agamemnon

Dresser la liste des arguments soit pour, soit contre le sacrifice. Puis écrire la plaidoirie de ce personnage. Cette plaidoirie sera déclamée à l'ensemble du groupe.

■ DES PERSONNAGES DU SACRIFICE DANS LA CULTURE

Faire une recherche sur un personnage soumis à un sacrifice. Présenter ce personnage, les causes et les conséquences de ce sacrifice ainsi que les autres personnages qui l'accompagne lors de ce sacrifice. Inspirer vous du sacrifice d'Iphigénie, d'Abraham et son fils ou encore d'Antigone.

■ AUTOUR DU TEXTE

Interpréter la tirade finale d'Iphigénie de Tiago Rodrigues (voir **ANNEXE**)

S'APPROPRIER**■ DÉCOUVRIR LA TRAGÉDIE AU THÉÂTRE**

- Effectuer une recherche sur la tragédie, ses caractéristiques, les thèmes (dilemme, sens de l'honneur, amour familiale/poids du politique). En quoi ces caractéristiques et les thèmes de la tragédie s'appliquent bien à cette pièce?

■ S'APPROPRIER LES MYTHES DES ATRIDES

- S'intéresser aux personnages liés à ce mythe: Agamemnon, Ménélas, Clytemnestre, Iphigénie, Hélène..., aux lieux (Troie, Aulis). Réaliser la généalogie des Atrides.

■ INDIVIDU FACE AU POUVOIR: LE POUVOIR DE DIRE «NON»

- Deux voix de femmes qui disent «non» Clytemnestre et Iphigénie. Non à la guerre. Non aux hommes qui décident pour elles? Réfléchir à la présence d'un cœur de femmes. En quoi la pièce questionne-t-elle la place de la femme?

■ S'INTÉRESSER À LA SCÉNOGRAPHIE

- Quelles impressions donnent le choix des lumières et des couleurs majoritairement noir avec quelques touches de blanc sur la pièce? Quelles significations données à ce choix? Quels effets sont recherchés par la musique ainsi que les images vidéoprojetées?

PROLONGER

■ ICONOGRAPHIE

Tableau «Le Sacrifice d'Iphigénie», Jacopo Amigoni, vers 1740, représentant l'instant précis où Diane dans les cieux retient le couteau du prêtre qui s'apprête à sacrifier Iphigénie. Après avoir tué un cerf sacré de Diane, la déesse de la chasse, Agamemnon, roi de Mycènes, est condamné par le devin Calchas à le laisser sacrifier sa fille Iphigénie sur l'autel. Diane a finalement pitié d'elle et lui substitue un cerf.



■ LITTÉRATURE

Iphigénie à Aulis, Euripide, 405 avant J-C
Iphigénie, Jean Racine 1674.

■ DOCUMENTAIRE

[Documentaire d'ARTE](#)
 «[Les grands mythes: l'heure des sacrifices](#)»
<https://youtu.be/7zsfFPu6WmM>

ANNEXE

«Non. Terminé les souvenirs. Je ne veux plus de vos souvenirs. Je meurs. Mais c'est moi qui meurs. Ce n'est pas à vous de vous souvenir de ma mort. C'est moi qui meurs. Et pas parce que quelqu'un s'en souvient. Je meurs parce que, oui, je choisis de mourir. Je n'appartiens pas à vos souvenirs. J'appartiens à moi seule. Je meurs pour être oubliée. Ma mort est à moi. [...] Si, tu dois m'oublier. Pourquoi se souvenir, si tout est mensonge? Promets de m'oublier, j'exige que tu m'oublies. Toi aussi, Achille. Je veux que tu m'oublies. Oubliez que j'ai vécu et oubliez que je suis morte. Et je ne veux pas que vous me touchiez. Aucun Grec ne peut me toucher. Le souvenir de ma peau et à un seul de mes cheveux. Et, après ma mort, ne me touchez pas. Ne me lavez pas. Montez sur vos navires et partez, poussés par le vent. Laissez-moi exactement où je serai tombée. Ne me touchez pas. Ni maintenant, ni après. Ce corps est le mien. Plus personne ne peut me toucher. Je suis déjà morte. On m'a déjà oubliée. Ne racontez plus jamais mon histoire. Adieu.»

Iphigénie, Agamemnon, Électre de Tiago Rodrigues.
 Traduction du portugais par Thomas Resendes.
 Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2020, p.63.